



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

52 | 2016

Chrononymes. Dénommer le siècle

À la recherche du *Sexenio Democrático* (1868-1874) dans l'Espagne contemporaine. Chrononymies, politiques de l'histoire et historiographies

Searching for the "Sexenio Democrático" (1868-1874) in contemporary Spain.

Chrononymies, politics of history and historiographies

Auf der Suche nach dem "Sexenio Democrático" (1868-1874) im

zeitgenössischen Spanien. Epochenbegriffe, Politik der Geschichte und der Geschichtsschreibung

Albert Garcia-Balaña

Traducteur : Stéphane Demange



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4992>

DOI : 10.4000/rh19.4992

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 81-101

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Albert Garcia-Balaña, « À la recherche du *Sexenio Democrático* (1868-1874) dans l'Espagne contemporaine. Chrononymies, politiques de l'histoire et historiographies », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 52 | 2016, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4992> ; DOI : 10.4000/rh19.4992

ALBERT GARCIA-BALANÀ

*À la recherche du Sexenio Democrático
(1868-1874) dans l'Espagne contemporaine.
Chrononymies, politiques de l'histoire et
historiographies*^{1*}

UN POINT DE DÉPART : 1931, REGARDS RÉPUBLICAINS

En 1932, peu de mois après la proclamation de la Deuxième République espagnole², paraissait à Barcelone *El Niño Republicano* (*L'Enfant républicain*, 1932), « livre de lecture » pour l'école primaire écrit par « l'instituteur national » Joaquín Seró Sabaté³. Ce petit livre était l'un des nombreux fruits de l'ambitieuse réforme de l'Éducation entreprise par le premier long gouvernement de la jeune République, une coalition de républicains réformistes et de socialistes dirigée par Manuel Azaña entre la fin de l'année 1931 et l'été 1933. La rénovation profonde de l'enseignement de l'histoire, en particulier de l'histoire de l'Espagne, eut un rôle central dans cette réforme de l'Éducation. Cette refonte de l'histoire élémentaire fut avant tout celle du répertoire des praxonymes, des anthroponymes et des toponymes, soit de toute une « chrononymie officielle »⁴. Pour le « maître d'école national », Seró, « l'enfant républicain » espagnol ne devait retenir qu'un seul et grand moment, ou événement – ainsi fixé comme « fait historique » – au sein des six années écoulées entre l'expulsion des Bourbons d'Espagne en septembre 1868 et la restauration de la dynastie durant

* Traduit de l'espagnol par Stéphane Demange.

1 Je souhaite remercier Dominique Kalifa pour son invitation à participer à ce numéro thématique et pour ses remarques sur la première version de ce texte. Je remercie Jeanne Moissand de la confiance témoignée dans ce projet d'article alors qu'il n'existait pas encore en tant que tel. Et Javier Fernández Sebastián, pour sa lecture prompte et généreuse du premier jet de ce texte et pour ses suggestions sur celui-ci.

2. En avril 1931.

3. Joaquín Seró Sabaté, *El Niño Republicano*, Barcelona, Librería Montserrat de Salvador Santomá, 1932.

4. Sur la réforme scolaire et l'histoire de l'Espagne entre 1931 et 1933, voir Carolyn P. Boyd, *Historia Patria. Política, historia e identidad nacional en España: 1875-1975*, Barcelona, Pomares-Corredor, 2000, p. 178-200. Je reprends le concept « chrononymie officielle » de Javier Fernández Sebastián, « Sobre conceptualización y politización de los procesos históricos », in Javier Moreno Luzón y Fernando del Rey (eds.), *Pueblo y Nación. Homenaje a José Álvarez Junco*, Madrid, Taurus, 2013, p. 161-185, p. 167.

l'hiver 1874-1875 – avec Alphonse XII, le fils de la reine destituée Isabelle II. Sous la rubrique « La Première République », Seró rassembla en quelques paragraphes les raisons légitimant selon lui la chute d'Isabelle en 1868 et l'indifférence populaire envers le règne d'Amédée de Savoie, entre le début de 1871 et celui de 1873. Le tout formait un rapide prologue au praxonyme qui donnait un nom, un sens et une substance à la leçon : « Le peuple était maître de son destin et de son gouvernement. Le combat commencé en 1812 à Cadix triomphait pleinement à Madrid en ce jour mémorable du 11 février 1873. La Première République espagnole était née »⁵. Il importait peu que la vie de la « Première République espagnole » eût été brève – des mois et non des années, le Parlement ayant été dissous dès janvier 1874 du fait d'un coup d'État militaire – car, disait la leçon de Seró, « [depuis 1868] les tendances démocratiques au sein de la vie politique laissaient clairement entrevoir un futur régime républicain »⁶. Le coup d'éclat précurseur de 1873, servant de légitimation à 1931, éclipsait les cinq années précédentes, réduites à un temps d'attente fantomatique.

Cette même année 1932, le gouvernement Azaña instaura un concours national de littérature « pour choisir des livres de lecture pour enfants ». L'œuvre lauréate, *Estampas de España* (*Estampes d'Espagne*, 1933), visait, d'après son auteur, à inspirer « à des petits garçons et à des petites filles dans leurs dernières années d'éducation élémentaire [...] l'amour du moment présent mais sans dédaigner d'autres moments positifs quoique moins heureux ». Dans ce répertoire de moments mémorables personnifiés en un panthéon de figures nationales sans aucun Habsbourg ni Bourbon, trois « estampes » parmi celles consacrées à la seconde moitié du XIX^e siècle l'étaient à la République de 1873-1874⁷. République qui, déjà en 1873, était née « du désir d'aller plus loin, de la rébellion des meilleurs ». De par la politisation du passé et son empreinte téléologique, 1873 ne pouvait être racontée autrement que comme la pièce d'ouverture de 1931 : « La République était [en 1873] une nécessité et une solution. La faute à ses hommes s'il fallut encore attendre plus d'un demi-siècle pour l'implanter définitivement »⁸. Manuel Azaña (1880-1940) contribuait lui-même à l'époque à bâtir ce regard rétrospectif et sélectif au service de la nationalisation de la République. Peu de temps auparavant, en mars 1932, au cours d'un congrès de son parti *Acción Republicana*, Azaña avait déclaré publiquement : « La République représente pour nous la reprise d'une grande tradition espagnole, d'une tradition libérale, d'une tradition populaire », établissant ainsi une séquence chrono-généalogique qui reliait 1931 à la rébellion des *comuneros* de Castille de 1520-1522

5. Joaquín Seró Sabaté, *El Niño Republicano...*, *op. cit.*, p. 28-29.

6. *Idem*, p. 27.

7. Fernando José de Larra, *Estampas de España. Libro de lectura para muchachos y muchachas*, Barcelona, Librería Montserrat de Salvador Santomá, 1933, p. 7-8 et p. 195-228.

8. *Idem*, p. 216.

contre l'empereur Charles Quint, en passant par les hommes et les « faits » du XIX^e siècle⁹. « Reprise » est ici le mot-clé.

Le temps de ce qui doit être « repris » est le futur. Et cette exigence d'une reprise obéit bien à une projection rétrospective intéressée à la fabrication – ici républicaine – de ce que Javier Fernández Sebastián a appelé « tradition élective », soit la sélection et l'organisation du passé conformément à un projet présent qui se proclame chargé de futur. « Traditions électives » ou « traditions modernes » dans lesquelles, écrit Sebastián, « l'orientation générale "futurocentrée" du monde moderne s'étend à la tradition, laquelle est enrôlée de force dans les combats pour l'avenir »¹⁰. On ne peut « reprendre » que ce qui n'a été ni annulé ni fermé, ce qui reste ainsi partiellement ou potentiellement ouvert. Il n'est donc pas étonnant que pour une partie de la culture républicaine espagnole ragaillardie dans l'entre-deux siècles, la République de 1873, la « Première République » de la génération de 1931, soit davantage tournée vers le futur que vers son passé immédiat¹¹ : qu'elle resplendisse (malgré ses divisions et son échec) comme le signal épiphannique d'une époque vivante, prometteuse et en aucun cas révolue, et qu'elle ne dépérisse pas comme le point final d'une parenthèse ratée de six ans d'antibourbonisme. Peu de personnes l'ont exprimé avec autant de conviction et de fermeté qu'un jeune leader républicain valencien, écrivant depuis son exil parisien en 1890-1891. Vicente Blasco Ibáñez (1867-1928), avant qu'il ne transforme radicalement le républicanisme de sa ville et ne devienne, dans le Paris de la Première Guerre mondiale, le pionnier du roman « global » avec *Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse* (1916), écrivit ainsi dans son *Historia de la Revolución Española, 1808-1874* (1890-1892) : « Le second règne des Bourbons dans notre patrie [depuis 1875] ne sera jamais une véritable période politique et ne méritera pas plus d'importance que celle d'un moment transitoire. [...] Dans la situation présente, la révolution et la République sont ce qu'il y a de sûr, de certain, d'inévitable ; la monarchie et les Bourbons sont ce qu'il y a de fortuit, d'inespéré, ce qui vit grâce à l'un de ces caprices qui semblent parfois régler la marche des peuples »¹².

9. Manuel Azaña, « La República como forma del ser nacional (Sesión de clausura de la Asamblea del partido de Acción Republicana, el 28 de marzo de 1932) », in Manuel Azaña, *Obras Completas*, México D. F., Ediciones Oasis, 1966-1968, 3 volumes, volume II, p. 228.

10. Javier Fernández Sebastián, « Tradiciones electivas. Cambio, continuidad y ruptura en historia intelectual », *Almanack. Guarulhos*, n° 7 (2014), p. 5-26, et en particulier p. 18.

11. Sur le républicanisme espagnol de l'entre-deux siècles et la mémoire de 1873 : Ángel Duarte, *El republicanismo. Una pasión política*, Madrid, Cátedra, 2013, p. 185-189 ; Pere Gabriel, « Los días de la República. El 11 de febrero », *Ayer*, n° 51 (2003), p. 39-66.

12. Vicente Blasco Ibáñez, *Historia de la Revolución Española (desde la Guerra de la Independencia a la Restauración en Sagunto). 1808-1874*, Barcelona, La Enciclopedia Democrática, 1890-1892, 3 volumes, volume III, p. 875-877.

À LA RECHERCHE DU *SEXENIO DEMOCRÁTICO*

Aucun des textes cités jusqu'à présent ne contient le chrononyme *Sexenio Democrático* – ni *Sexenio* tout court, ni accompagné d'un adjectif (*révolutionnaire, libéral...*) – pour nommer et singulariser le temps historique qui, en Espagne, est compris entre le 29 septembre 1868 et le 29 décembre 1874, c'est-à-dire entre le triomphe de la rébellion militaire et de la révolution civile contraignant Isabelle II à l'abdication et à l'exil en France, en septembre 1868, et la restauration, par un *pronunciamiento*, de la monarchie et de la dynastie des Bourbons en la personne du jeune Alphonse XII, dans les derniers jours de 1874 et les premiers de 1875. Ces textes partagent également une vision selon laquelle la République espagnole de 1873-1874 ne serait en aucun cas secondaire dans une chaîne de « faits historiques » gouvernée par la révolution de septembre 1868. 1873 allait être à bien des égards une némésis prometteuse de 1868 pour le jeune Blasco Ibáñez se projetant dans le futur de 1931. Non pas son chapitre final (chaotique), ni son dernier souffle, ni un épisode parmi d'autres et en cela tributaire d'une chrononymie plus large. Cette image d'une révolution de 1868 rapidement confisquée et abâtardie par ses forces élitistes, par un *progressisme* patricien et tutélaire qui aurait reporté jusqu'en 1873 la révolution républicaine, nous dit assurément aussi quelque chose de l'expérience politique et sociale plurielle et disputée qui suivit la chute des Bourbons.

Une synthèse, même rapide, de cette expérience devrait inclure : 1) le bras de fer entre le haut commandement militaire de la rébellion et les nombreuses *juntas révolutionnaires* civiles et locales dans les jours qui suivirent septembre 1868 ; 2) la prompte hégémonie du tandem militaire Prim-Serrano et de ses soutiens patriciens, dont la première réalisation allait être la nouvelle constitution de juin 1869, porte ouverte au suffrage universel masculin et à des libertés fondamentales, mais aussi à une nouvelle monarchie ; 3) la critique par une importante faction républicaine de ce processus constituant et de la solution monarchique et centralisatrice, et le premier affrontement armé, à l'automne 1869, entre la *Milice Nationale* rétablie, urbaine et pro-républicaine, et l'armée « révolutionnaire », qui se solde par le désarmement et la répression des premiers ; 4) le choix contesté du prince italien Amédée de Savoie comme nouveau roi, et l'assassinat mystérieux de son principal protecteur, le général Juan Prim, dès l'arrivée d'Amédée en Espagne (1870-1871) ; 5) le choix des conservateurs et des bourboniens de parier sur des contre-offensives « restaurationnistes » : *via* la conspiration pour les *Alphonsins*, ou *via* le soulèvement armé pour les *Carlistes*, soulèvement qui dérivait en guerre civile dans le nord et l'est (1872-1874) ; 6) l'hostilité intérieure et internationale à laquelle dut faire face la République dès février 1873, qui accéléra la division entre républicains, au point que les fédéraux « intransigeants »

s'insurgèrent dans le *canton* de Carthagène et dans d'autres cantons, pour faire pression et désavouer un gouvernement central présidé par Francisco Pi y Margall, lui aussi fédéraliste (été 1873); 7) la riposte au soulèvement des cantons par la mise en place d'une République unitaire et modérée présidée par Emilio Castelar et conseillée par Gambetta, dont la fragilité favorisa le retour au césarisme du général Francisco Serrano et, quelques mois plus tard, la proclamation militaire d'Alphonse XII (été 1873-décembre 1874); 8) le tout sans perdre de vue d'autres expériences dérivées de 1868, comme la première rébellion cubaine contre Madrid, point de départ d'une guerre civile insulaire qui allait se poursuivre après 1874-1875 (jusqu'en 1878) et à laquelle, cela va sans dire, aucune tradition créole ou cubaniste n'a jamais donné le chrononyme *Sexenio* – ou *Décennie* – *Démocratique*¹³.

Dans les plus de 12 000 numéros publiés par le quotidien madrilène et républicain *El País* depuis sa fondation en 1887 jusqu'à la fin de l'année 1921, le concept *Sexenio* n'apparaît jamais pour nommer la période 1868-1874 (et le mot *Sexenio* n'est mentionné qu'une fois, sans rapport avec ces six années). Non pas que les rédacteurs et les collaborateurs du journal le plus populaire du républicanisme madrilène de l'entre-deux siècles – dont plusieurs plumes se formèrent au sein de la génération (littéraire) dite « de 98 » – aient ignoré ces années ou manqué d'intérêt pour 1868 : le syntagme *Révolution de Septembre* (« *Revolución de Septiembre* ») est apparu 352 fois au cours de ces plus de trois décennies, et *Révolution de 1868* (« *Revolución de 1868* ») 46 autres fois, soit près de 400 occurrences si on les additionne¹⁴. Un paysage sémantique similaire émerge du dépouillement de *La Vanguardia*, tribune du monarchisme libéral dans la Barcelone de la Restauration bourbonienne dont plusieurs représentants s'étaient formés dans les rangs les plus modérés de 1868. Dans les dizaines de milliers de pages de ce journal imprimées entre 1881 et 1931, le terme *Sexenio* est mentionné 12 fois, jamais pour évoquer les années 1868-1874. En revanche, le syntagme *Révolution de Septembre* est répété 481 fois, contre 168 occurrences du terme *Révolution de 1868*¹⁵. Plus transversal, l'hebdomadaire à destination des classes moyennes *La Ilustración Española y Americana* confirme les résultats précédents. Pas de *Sexenio* à propos de 1868-1874 dans ses plus de 2 000 numéros publiés à Madrid entre 1875 et 1921 ; on trouve en revanche 69 occurrences pour *Révolution de Septembre* et 29 pour *Révolution de 1868*¹⁶.

13. Sur 1868-1874 et ses thèmes historiographiques : Rafael Serrano García [dir.], *España, 1868-1874. Nuevos enfoques sobre el Sexenio Democrático*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2002 ; voir également Rafael Serrano García, « La historiografía en torno al Sexenio 1868-1874: entre el fulgor del centenario y el despliegue sobre lo local », *Ayer*, n° 44 (2001), p. 11-32.

14. Collection de *El País* (Madrid, 1887) numérisée, Biblioteca Nacional de España / Hemeroteca Digital : <http://www.bne.es/es/Catalogos/HemerotecaDigital/> [recherche effectuée le 22 mai 2015].

15. Collection de *La Vanguardia* (Barcelone, 1881) numérisée, La Vanguardia Hemeroteca : <http://www.lavanguardia.com/hemeroteca/index.html> [recherche effectuée le 17 mai 2015].

16. Collection de *La Ilustración Española y Americana* (Madrid, 1869-70) numérisée, Biblioteca Nacional de España / Hemeroteca Digital : <http://www.bne.es/es/Catalogos/HemerotecaDigital/> [recherche effectuée le 22 mai 2015].

Une recherche bibliographique rapide corrobore les résultats de ces échantillons. Dans le catalogue général de la Bibliothèque nationale d'Espagne (Madrid), il existe 67 entrées dont le titre contient le vocable *Sexenio* associé à l'Espagne des années 1868-1874. Il s'agit à chaque fois d'ouvrages publiés au cours du dernier demi-siècle, le premier d'entre eux datant de 1973¹⁷. Inversement, aucune des 37 œuvres qui, dans ce même catalogue, répondent à la requête « Espagne 1868-1874 » et qui furent publiées entre 1868 et 1936, n'incluent *Sexenio* dans leur titre. *Révolution de Septembre* ou *de 1868* apparaissent de nouveau comme les syntagmes dominants – sans pour autant être les seuls – dans les titres d'ouvrages parus à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle¹⁸. Le même exercice réalisé avec les fonds bibliographiques actuels des universités catalanes fait apparaître un résultat analogue : les 62 titres contenant *Sexenio* se référant à l'Espagne de 1868-1874 furent tous publiés entre 1973 et 2012 ; *Révolution de Septembre*, avec sa référence temporelle souvent équivoque ou ouverte, est encore une fois le chrononyme dominant dans les dizaines de titres du tournant du siècle ou antérieurs à 1936¹⁹.

Tout semble donc suggérer que le *Sexenio* – qualifié de *révolutionnaire* d'abord, de *démocratique* ensuite –, à la fois chrononyme et « concept colligatoire » (*colligatory concept*), s'est imposé autour de 1970 comme concept historiographique. Rafael Serrano avait attiré notre attention sur ce point²⁰. Un retour sur le travail de deux des historiens qui, il y a un demi-siècle, ont dominé le débat sur le XIX^e siècle espagnol et « l'échec » supposé de la « révolution bourgeoise » hispanique le confirme. José María Jover (1920-2006) a utilisé *Sexenio Revolucionario* pour la première fois dans un texte de 1968, bref et programmatique, dans lequel il a expliqué sa décision de fusionner, grâce à ce nouveau chrononyme, « la Révolution de Septembre » et « ces six longues années difficilement synthétisables »²¹. L'ambiguïté temporelle et politique et la polysémie du terme *Révolution de 1868* – si chères aux contemporains, comme nous le verrons – étaient ainsi « évacuées ». Cinq ans plus tôt, dans sa contribution à *España Moderna y Contemporánea* (1963), Jover n'avait pas utilisé le concept *Sexenio* (bien qu'il ait signalé que le temps de « la Révolution » devait aller de 1868 à 1874)²². Jover allait avoir un rôle

17. Biblioteca Nacional de España / Catalogue général : <http://catalogo.bne.es/uhtbin/webcat> [recherche effectuée le 17 mai 2015].

18. Biblioteca Nacional de España / Catalogue général : <http://catalogo.bne.es/uhtbin/webcat> [recherche effectuée le 2 juin 2015].

19. Catàleg Col·lectiu de les Universitats de Catalunya : <http://www.csuc.cat/ca/biblioteques/catalog-collectiu-de-les-universitats-de-catalunya-cuc> [recherche effectuée le 12 mai 2015].

20. Rafael Serrano García [dir.], *España, 1868-1874...*, *op. cit.*, p. 7 ; Rafael Serrano García, « La historiografía... », *loc. cit.*, p. 11. Sur les « Colligatory concepts » et l'historiographie espagnole, voir Javier Fernández Sebastián, « Sobre conceptualización... », *loc. cit.*, p. 161-169.

21. José María Jover, « 1868 : balance de una revolución », *Cuadernos para el Diálogo* (Madrid), n° 59-60 (1968), p. 15-20 ; j'ai consulté sa réédition dans José María Jover, *Política, diplomacia y humanismo popular. Estudios sobre la vida española en el siglo XIX*, Madrid, Turner, 1976, p. 345-363, en particulier p. 348.

22. Juan Reglá, José María Jover y Carlos Seco, *España Moderna y Contemporánea*, Barcelona,

clef autour de 1980 dans la conversion du *Sexenio Revolucionario* en *Sexenio Democrático*. Manuel Tuñón de Lara (1915-1997), exilé en France, avait lui aussi ignoré tout *Sexenio* dans son ouvrage *España del siglo XIX*, publié à Paris en 1961, au point de traiter dans des chapitres distincts « *La crisis revolucionaria* » (« La crise révolutionnaire », 1868-1872) et « *La primera república* » (« La première république », 1873-1874)²³. En 1970, Tuñón publia cependant un article pionnier « El problema del poder en el Sexenio 1868-1874 » (« Le problème du pouvoir dans le *Sexenio*, 1868-1874 »), dans lequel il se demandait « si [la “Révolution de 1868”] avait été une révolution et dans ce cas, si elle avait duré cinq ans plutôt que quelques mois ». Très révélateur du moment de transformation chrononymique, cet article parut dans un ouvrage collectif publié à New-York et intitulé *La Revolución de 1868* (« La Révolution de 1868 »), qui s’incrustait à bien des égards dans le sillage de l’exil républicain espagnol de 1939 et, par conséquent, d’une tradition nominative antérieure à 1936²⁴.

Une tradition antérieure à 1936 inspirée de celle, fondatrice, du dernier quart du XIX^e siècle, dont les mécanismes de politisation du temps rétrospectif doivent être explorés dans leur caractère pluriel et conflictuel, avant et après 1874. Quelles furent les frontières temporelles de cette *Révolution de Septembre* pour les divers protagonistes et héritiers de l’Espagne sans Bourbons de 1868-1874? Quelle fut la genèse de cette tradition républicaine qui dissociait conceptuellement – et donc politiquement – 1873 de 1868-1872? Quels furent les chrononymes qui se firent concurrence? Et comment et pourquoi l’ambivalence révélatrice, y compris d’un point de vue temporel, du syntagme *Révolution de Septembre*, allait laisser place, un siècle plus tard, à *Sexenio Democrático*, syntagme concret, chronologique, adjectivé, aujourd’hui dominant?

« REFAIRE POUR LA ÉNIÈME FOIS L’HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE SEPTEMBRE » : LES DISPUTES AUTOUR DU DÉCOUPAGE DU TEMPS ANTI-BOURBONNIEN

En juillet 1884, près de dix ans après la Restauration de la monarchie, le parlement fut le théâtre d’un débat enflammé entre le ministre de l’Intérieur, Francisco Romero Robledo (1838-1906), et le député de la minorité républicaine Bernardo Portuondo. Romero Robledo symbolisait parfaitement le tournant pro-bourbonien et conservateur de tant d’élites « révolutionnaires »

Editorial Teide, 1969 [1963], p. 221-280, p. 221-224.

23. Manuel Tuñón de Lara, *La España del Siglo XIX (1808-1914)*, Paris, Club del Libro Español / Librería Española, 1968 [1961], p. 201-238 (chapitre VII) et p. 241-257 (chapitre VIII).

24. Manuel Tuñón de Lara, « El problema del poder en el Sexenio 1868-1874 », in Clara E. Lida e Iris M. Zavala [dir.], *La Revolución de 1868: historia, pensamiento, literatura*, Nueva York, Las Americas, 1970 (le texte est daté à Pau, en septembre 1969), p. 138-181, p. 138 et 174.

de 1868 : membre de la Junte Révolutionnaire de Madrid en 1868-1869, il s'était distingué sous Amédée I^{er} en 1871-1872, dans les gouvernements présidés par le *progressiste* modéré Práxedes M. Sagasta (1825-1903), et s'était rapproché dès 1873-1874 d'Antonio Cánovas del Castillo (1828-1897), futur architecte de la Restauration bourbonnienne et de son parlementarisme élitiste, restrictif et bipartite. Cánovas et Sagasta, Sagasta et Cánovas – chefs politiques de Romero à partir de 1869 – allaient alterner à la tête des gouvernements successifs de la Restauration entre 1875 et 1899. Alors que le républicain Portuondo invoquait « l'esprit de la Révolution de 1868 » pour revendiquer une hausse significative du suffrage – réduit à à peine 15 % de la population adulte masculine par la constitution de 1876 et la loi électorale de 1878 et contrôlé par le ministère de l'Intérieur –, Romero Robledo lui asséna : « Et par ailleurs, de quel droit et avec quelle autorité les républicains invoquent-ils la révolution de 1868 ? »²⁵ Célébrant son propre chemin de Damas entre 1868 et 1875, le désormais ministre d'Alphonse de Bourbon explicita : « La révolution de 1868 fut une révolution menée par des éléments monarchistes, et elle a eu son martyr, le martyr de la monarchie. L'homme le plus important de ces événements, le chef du parti progressiste, celui qui dirigeait le gouvernement, le général Prim, n'a jamais toléré l'implantation d'une république, et c'est en défendant la monarchie qu'il mourut dans les rues de Madrid, victime d'infâmes assassins »²⁶. Imputé à des républicains par certains monarchistes, l'obscur assassinat de Prim le 27 décembre 1870 servit d'accusation anti-républicaine, tant en 1884 qu'en 1871. Cet événement permit en outre à Romero, partisan de Sagasta en 1871 et de Cánovas en 1884, d'asseoir son interprétation de la révolution de 1868 à travers un découpage du temps très politique. La faire terminer en 1870-1871 lui permettait d'exempter cette dernière – et avec elle, le passé du propre Romero – de toute contribution à la République de 1873 et de toute responsabilité dans la guerre civile de 1872-1874. « Comment Monsieur Portuondo peut-il faire porter à la révolution de 1868 la responsabilité de tous les délires et de toutes les convulsions qu'a traversés depuis notre malheureuse patrie ? »²⁷ Sans la coupure et la clôture de 1870, il n'y avait pas de salut possible pour la mémoire de 1868 dans les rangs libéraux-conservateurs de 1884.

Romero Robledo exprima clairement dans son intervention combien la mémoire de 1868 et des années suivantes était en passe de devenir un champ de bataille dans l'Espagne du dernier quart du XIX^e siècle. « C'est un triste spectacle pour la patrie – déplora Romero en 1884 – de constater qu'après plus d'un demi-siècle de régime libéral et de Gouvernement représentatif, nous en sommes encore à débattre tous les jours du thème de la souverai-

25. Intervention à la chambre des députés de Francisco Romero Robledo, ministre de l'intérieur du gouvernement Cánovas (1884-1885), partiellement reproduite dans *La Dinastía* (Barcelona) du 9 juillet 1884, p. 4 251- 4 253 (« Documento parlamentario »).

26. *Idem*, p. 4 252-4 253.

27. *Idem*, p. 4 253.

neté nationale, et à refaire pour la énième fois l'histoire de la Révolution de Septembre²⁸ ». Après 1875, les héritiers monarchistes de 1868 refusèrent de considérer les six longues années sans Bourbons comme une unité de temps continue et cohérente. Et ils ne s'arrêtèrent pas là. Ignacio Peiró et Gonzalo Pasamar ont souligné toute la difficulté avec laquelle l'Académie Royale d'Histoire (*Real Academia de la Historia*), relancée par Cánovas en 1875 et dans laquelle s'opéra la rencontre avec l'historiographie libérale autour de Sagasta, aborda l'« histoire contemporaine » de l'Espagne, en particulier la plus récente, au cours des décennies 1880 et 1890²⁹. Exception faite de la *Guerre d'Indépendance* de 1808, il n'y eut guère que les Guerres Carlistes qui suscitèrent quelque intérêt positif au sein de l'Académie de la fin du siècle, en particulier l'issue de la dernière guerre civile et l'intégration, après 1875-1876, des partisans du prétendant Charles VII dans une droite catholique parlementaire très plurielle³⁰. Au pacte tacite des différentes familles du catholicisme bourbonien, s'opposait de manière radicale le « temps de la désolation » de l'année 1873, jalon temporel et politique entre ce qui pouvait être sauvé de 1868 – bien peu de choses – et ce qui devait être restauré après 1874 – beaucoup de choses. La République de 1873, réduite par les académiciens à une « image stéréotypée de tout ce qui était négatif », concentrait tous les maux – à passer sous silence – du XIX^e siècle espagnol³¹.

Les querelles à propos de l'un ou l'autre découpage temporel dans la mémoire de 1868-1874 et les politiques de l'histoire concernant ces six années ne furent pas l'apanage exclusif des nouvelles élites dynastiques, des libéraux de Sagasta – dont une majorité entretenait avec 1868 des liens évidents – et de certains conservateurs de Cánovas. Au sein du républicanisme espagnol, mis au rebut d'un point de vue politique et institutionnel à partir de 1875, l'expérience et l'échec de 1873-1874 provoquèrent une division plus importante. Et cette division des républicains se cristallisa aussi dans des regards rétrospectifs divers et dans des répertoires de praxonymes républicains pluriels, reflétant par un effet boomerang les luttes politiques du présent. Au cours de sa longue traversée du désert dans l'Espagne de la première étape de la Restauration, le républicanisme fédéral ne cessa jamais de conférer à 1873, et au 11 février de cette même année, une place centrale dans sa chrononymie, ni d'en faire la source première de nombreuses traditions républicaines qui perdurent jusqu'en 1931. Mais le républicanisme unitaire et méritocratique dirigé par Emilio Castelar (1832-1899), le républicanisme « possibiliste » de l'homme qui en 1873 avait combattu les fédéralistes *cantonalistes* et

28. *Idem*, p. 4 252.

29. Ignacio Peiró Martín, *Los guardianes de la historia: la historiografía académica de la Restauración*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 1995 ; Gonzalo Pasamar, *Apologia and Criticism. Historians and the History of Spain, 1500-2000*, Bern, Peter Lang, 2010, p. 94-114.

30. Gonzalo Pasamar, *Apologia and Criticism...*, *op. cit.*, p. 100-102.

31. *Idem*, p. 102-103 [d'où je tire les citations littérales]. L'ouvrage de référence continue d'être José María Jover, *Realidad y mito de la Primera República: del « Gran Miedo » meridional a la utopía de Galdós*, Madrid, Espasa-Calpe, 1991.

qui avait accepté en 1876 de prendre part à une démocratie réduite et placée sous la tutelle d'un Bourbon, ce républicanisme élaborait un autre calendrier de commémorations de l'Espagne affranchie de la dynastie à la fleur de lys.

Le 29 septembre 1888, l'hebdomadaire barcelonais *La Campana de Gràcia*, porte-parole du républicanisme «possibiliste» de Castelar en Catalogne, célébra en grande pompe le vingtième anniversaire de la révolution de septembre 1868. Son double numéro extraordinaire présenta les trois principaux leaders républicains d'alors – Castelar, le fédéraliste Pi y Margall et Manuel Ruiz Zorrilla – comme les véritables «héritiers de la Révolution», «enfants de la même mère», car «la Révolution de 1868 leur devait sa physionomie républicaine»³². Aucune de ces huit pages illustrées n'évoquait l'année républicaine de 1873. En commémorant exclusivement le 29 septembre 1868, Castelar et ses hommes marquaient leur territoire, et prenaient de la distance vis-à-vis du parti libéral de Sagasta alors au pouvoir, autre enfant de 1868 caricaturé dans l'illustration de couverture comme le premier des «déserteurs de la Révolution», servilement prostré devant un trône vide (Marie-Christine occupait alors la régence depuis la mort d'Alphonse XII en 1885)³³. Et à travers cette commémoration de septembre 1868, Castelar enterrait aussi l'échec de sa république d'ordre de la seconde moitié de 1873, et celui de sa brève présidence de la République (septembre 1873 - janvier 1874) marquée par la lutte ouverte et fratricide contre le républicanisme insurrectionnel et *cantonal*. Invoquer 1868, arrêter le temps sur cette révolution sans désordre³⁴, permettait un double exercice d'auto-justification rétrospective, tant vis-à-vis de la droite que de la gauche de ce républicanisme conservateur. La République de 1873, en revanche, était déjà née moribonde, rongée par le rôle central des «agitateurs *du dimanche*», imitateurs fédéralistes de la Commune – sous la plume de l'historien républicain conservateur Miguel Morayta. Morayta allait condamner les «étranges programmes» de «la République espagnole [de 1873] dominée par les Intransigeants» dans un recoin de son influente et monumentale *Historia General de España* commencée en 1886 (et dans un volume distinct à celui consacré aux années 1868-1872)³⁵. *La Campana de Gràcia* ne consacra pas une seule ligne de son numéro du 11 février 1888 à évoquer le 11 février 1873; elle ne l'avait pas fait non plus

32. *La Campana de Gràcia* (Barcelona), 29 septembre 1888 («Número Extraordinario»), p. 2 («Los herús de la Revolució») [en catalan dans l'original].

33. *Idem*, p. 1 («Los desertors de la Revolució»).

34. 1868 comme leçon révolutionnaire sans importance excessive accordée aux acteurs plébéiens : *Idem*, p. 3 («La Revolució de Setembre») et p. 4 («La experiència és la mare de la ciència») [en catalan dans l'original].

35. Miguel Morayta, *Historia General de España (desde los tiempos antehistóricos hasta nuestros días)*, Madrid, Felipe González Rojas editor, 1886-1898, 9 volumes, *volumen IX*, p. 53-112 et 1466. Sur Morayta historien et républicain modéré : Jorge Vilches, «Un historiador en transición. La historiografía republicana de Miguel Morayta (1834-1917)», *Revista de Estudios Políticos*, n° 161 (2013), p. 207-238, en particulier p. 232-234 [d'où je tire la première citation littéraire].

dans celui du 11 février 1883, date du dixième anniversaire de la proclamation de la République espagnole³⁶.

Comme dans l'oeuvre du castelariste Morayta, le vocable *Sexenio* ou assimilé n'apparaît pas dans la plus canonique des biographies consacrées au républicain fédéraliste Francisco Pi y Margall (1824-1901), également datée de 1886. Et de nouveau comme chez Morayta, son auteur, Enrique Vera González, a divisé ainsi les six années : d'un côté, 1868-1872 ; de l'autre, 1873. Cela étant, le poids et l'importance se rangent ici du côté de ce dernier moment. Aux dires de l'auteur dans son « Plan d'ouvrage » introductif : « La quatrième période [dans la division de son livre] est extrêmement brève si l'on s'en tient au temps qu'elle recouvre (du 11 février 1873 au 3 janvier 1874) mais elle est, à n'en pas douter, la plus intéressante de l'ouvrage »³⁷. Ses plus de 500 pages contrastent avec les moins de 400 consacrées aux presque cinq années antérieures à février 1873, la « troisième période » d'une biographie que Vera a comparée à une « histoire constitutionnelle de l'Espagne, et plus particulièrement du parti républicain de ses origines à nos jours »³⁸. Le cordon sanitaire chronologique et chrononymique qui, chez Morayta ou dans *La Campana de Gràcia*, isole 1868 d'un 1873 colérique, opère ici en sens inverse, en annulant le temps « pré-républicain » : « En vain quelques hommes de l'Ancien régime qui avaient prêté leur aide matérielle à l'oeuvre révolutionnaire [en 1868] la dénaturèrent en la recouvrant du manteau des rois : la révolution renversa très tôt le faible trône [d'Amédée] qui tentait de s'opposer telle une barrière à ses progrès, et elle déboucha sur la République »³⁹.

Ángel Duarte a souligné le rôle de premier ordre joué par l'écriture et la publication d'histoires partisans dans les cultures politiques républicaines de l'Espagne de la fin du siècle. Et parmi ces histoires partisans, affirme Duarte, la biographie occupe une place centrale, du fait de sa puissance narrative et émotionnelle et de sa capacité à fondre, dans une vie individuelle exemplaire, les arguments de légitimation du mouvement républicain dif-famé⁴⁰. En conséquence, le poids de certains découpages chronologiques essentiellement biographiques s'est fait sentir dans certaines traditions républicaines durant des décennies. Ce fut le cas des nombreuses biographies de Pi y Margall (stéréotype de la « condition apostolique » du tribun républicain espagnol) et à travers elles, de la tradition républicaine fédéraliste⁴¹. On sait que pour le proudhonien Pi y Margall, sa brève expérience de président de la République espagnole pendant l'été 1873 a représenté un tournant décisif

36. *La Campana de Gràcia* (Barcelona), 11 février 1888 et 11 février 1883.

37. Enrique Vera y González, *Pi y Margall y la política contemporánea*, Barcelona, Tipografía La Academia, 1886, 2 volumes, volumen I, p. 11-12.

38. *Idem*, volume I, p. 10 et 9-13 ; volume II, p. 7-398 («Tercer Período») et 403-939 («Cuarto Período»).

39. *Idem*, volume II, p. 7-8 [souligné par nous].

40. Ángel Duarte, « Los republicanos del ochocientos y la memoria de su tiempo », *Ayer*, n° 58 (2005), p. 207-228, et en particulier p. 214-222.

41. *Idem*, p. 219-221 [d'où je tire la citation littérale].

dans sa trajectoire personnelle : pris entre l'enclume du soulèvement fédéraliste intransigeant des cantons qu'il évita d'étouffer, et le marteau du blocage constituant par les républicains anti-fédéralistes et conservateurs, ce fut là une année zéro par rapport aux presque trente années de vie publique qu'il avait devant lui. Dès 1874, Pi consacra un volume entier à expliquer ces quelques semaines de juin et juillet 1873, c'est-à-dire à s'expliquer⁴². Et dans son *Historia de España en el siglo XIX* (1902) très travaillée (et publiée à titre posthume), Pi fractionna le temps inauguré en 1868 de manière très semblable à ce qu'avait fait son biographe Vera González en 1886. Lequel suivait l'autre ? Pi confina les années 1868-1870 dans la seconde partie du volume quatre consacré aux décennies 1850 et 1860, congédia en à peine quatre douzaines de pages les deux ans de la monarchie d'Amédée (1871-1872), et réserva le très long volume cinq – et près de 700 pages – à l'année 1873⁴³.

« SIX ANS ET TROIS MOIS D'EMPIRE RÉVOLUTIONNAIRE » :
GENÈSES PROBOURBONIENNES DU *SEXENIO*

Ce fut au sein des familles politiques pro-bourboniennes et conservatrices que les années 1868-1874 se présentèrent comme un seul et même moment historique. Rien d'étonnant à cela, étant donnée la contribution décisive de l'expérience commencée en 1868 à la réinvention de l'identité et de la culture conservatrices, point de convergence de contre-révolutionnaires catholiques de filiations diverses⁴⁴. Étant donnée aussi, bien sûr, l'influence de la Contre-Révolution française et de sa vision de 1789 comme source de 1791 et de 1793. Nombreux furent les publicistes alfonsins et carlistes à insister sur l'image de 1873 comme conséquence inévitable de 1868, comme le point culminant d'un *crescendo* d'instabilité et de désordre inauguré par la révolution de septembre 1868. À partir de 1875, les histoires royalistes conservatrices consacrées spécifiquement et exclusivement à ces « six années et trois mois d'empire révolutionnaire » firent florès ; histoires inexistantes dans la tradition républicaine et rarissimes dans la tradition libérale-monarchique⁴⁵. Dans ce cas, la chrononymie sur « les six ans » fut abondante. Cette

42. Francisco Pi y Margall, *La República de 1873. Apuntes para escribir su historia (Vindicación del autor)*, Madrid, Imprenta de Aribau y Comp., 1874.

43. Francisco Pi y Margall y Francisco Pi y Arsuaga, *Historia de España en el siglo XIX*, Barcelona, Miguel Seguí editor, 1902, 8 volumes, volume IV, p. 404-747 (sur 1868-1870) ; volume V, p. 5-53 (sur le règne d'Amédée) et p. 58-739 (sur 1873). L'argument des textes du propre Pi comme moule – aussi chronologique – utilisé et reproduit par ses biographes, dans Ángel Duarte, « Los republicanos del ochocientos... », *loc. cit.*, p. 220-221.

44. Xosé Ramón Veiga Alonso, « El significado del Sexenio en la definición de una identidad política conservadora », *Ayer*, n° 57 (2005), p. 191-223.

45. Eduardo María Vilarrasa y José Ildefonso Gatell, *Historia de la Revolución de Setiembre. Sus causas, sus personajes, sus doctrinas, sus episodios y sus resultados*, Barcelona, Imprenta y Librería Religiosa y Científica, 1875, 2 volumes (volume I, p. 958, d'où je tire la citation). D'autres exemples : Ildefonso Antonio Bermejo, *Historia de la Interinidad y Guerra Civil de España desde 1868*, Madrid, R. Labajos

chrononymie unificatrice favorisa une deuxième opération de découpage du temps historico-politique : la présentation de 1868-1874 comme la suspension révolutionnaire, continue et homogène, du temps de l'histoire nationale. Un trou (noir) dans le temps de la dynastie légitime et donc, dans celui de toutes les légitimités. Antonio Cánovas del Castillo, architecte de la Restauration resté en retrait du pouvoir entre 1868 et 1874, l'exprima en 1875 avec son « nous sommes là pour continuer l'histoire de l'Espagne »⁴⁶.

En février 1876, un haut mandataire de l'Église catholique espagnole écrivit au nouveau roi Alphonse XII. La lettre appelait à défendre vivement « l'unité de la foi, l'unité catholique », c'est-à-dire la réconciliation politique de toutes les factions bourbonniennes. Cette « unité catholique » était de surcroît et avant tout la « source du pouvoir Royal, la base et le fondement de la constitution interne, essentielle à notre patrie, antérieure à tout pacte et à tout code écrit »⁴⁷. Pour cet expéditeur, rien n'avait autant fait violence à la « constitution interne » de la nation espagnole catholique – « constitution interne » chérie par Cánovas, qui allait bientôt contester le « plébiscite de tous les jours » de Renan – que l'oeuvre sécularisatrice des années antérieures avec, en premier lieu, la liberté de culte garantie par la constitution de 1869 et la loi sur le mariage et le registre civils de 1870. La rupture publique et législative de « l'unité religieuse » avait suspendu le passage du temps ; à tel point que ces années, dans son calendrier très catholique, se fondaient en un singulier *Sexenio* : « Un *Sexenio* est suffisant pour expérimenter, et pendant ce *Sexenio*, tous les systèmes de gouvernement fondés sur la plus grande liberté de conscience ont échoué. [...] Nous savons que l'entente fraternelle a disparu de notre pays, et que dans plusieurs points du royaume ce fut le début d'une période de persécutions religieuses et, pour la morale et la foi, le début du triste spectacle de l'apostasie, du blasphème autorisé, et même de l'horrible fusillade des images saintes »⁴⁸.

Trouver ce *Sexenio* dans les publications des années et des décennies postérieures à 1874 n'a pas été simple. Qu'il soit apparu dans un texte catholique qui discrédite 1868 comme moment fondateur de tout le lustre suivant est significatif. On retrouve le même sens et la même portée temporelle du chrononyme *Révolution de Septembre* dans l'histoire qu'Eduardo María Vilarrasa, prêtre lui aussi, consacre à cette dernière : « avec sa longue histoire de six ans, avec sa gravité imposante, toute la Révolution de Septembre » ; « durant les six ans d'essais puérils » ; « les six ans de Révolution ont été pour

editor, 1875-1877, 3 volumes ; Juan Mañé y Flaquer, *La Revolución de 1868 juzgada por sus autores*, Barcelona, Jaime Jepús editor, 1876, 2 volumes

46. « Venimos a continuar la historia de España » La phrase de Cánovas eut une très grande fortune dans les rangs conservateurs et monarchiques ; je la tire de Teodoro Baró, *Historia de España*, Barcelona, Librería de Antonio J. Bastinos, 1891, p. 474.

47. « Del Patriarca de las Indias (a Alfonso XII) » (Madrid, 2 février 1876), in *El Libro de la Unidad Católica. Año de 1876*, Madrid, Imprenta de Alejandro Gómez Fuentesnebro, 1877, p. 76.

48. *Idem*, p. 77.

le clergé espagnol six ans de provocations continues»⁴⁹. Ce découpage du temps doit beaucoup à la critique contre-révolutionnaire de l'«accélération du temps» provoquée par la Révolution, à la «rhétorique apocalyptique» d'un De Maistre, ou d'un Donoso Cortés vers 1848, étudiée par Fernández Sebastián⁵⁰. Si pour Donoso en 1848 «le monde vole», pour Vilarrasa le temps déchaîné en 1868 entraîne et ravage tout sur son passage, tel un cataclysme : «Nous nous sommes engagés à faire l'histoire des six ans et trois mois d'empire révolutionnaire. [...] Il est triste de voir qu'après être tombés si bas, nous n'avons pas encore touché le fond. Sous l'abîme parcouru s'ouvre un autre abîme, plus sinistre, et ses entrailles en cachent un autre, plus épouvantable encore»⁵¹. L'illustration qui ouvre une autre de ces histoires critiques – et productrices – de 1868-1874 révèle cette même image de causalité doublement temporelle (chronologique et «météorologique») : la période «transitoire» (1868-1870) apparaît, au fond, comme un orage qui se prépare ; la «Guerre Civile» (1872-1874) comme des nuages noirs qui laissent entrevoir la lumière plus menaçante encore de l'«éclair de la République» (1873)⁵².

Pour la critique conservatrice, cette accélération sans frein du temps historique unifie les six ans sans Bourbons, une «ère de dérèglements licencieux qui a débuté en Septembre 1868», «une période de délire frénétique»⁵³. Teodoro Baró, auteur de manuels catholiques à la fin du XIX^e siècle, a qualifié le temps compris entre 1868 et 1874 de «Période Révolutionnaire» (*Período Revolucionario*), «période» bien plus brève que n'importe quelle autre des «périodes» conçues pour son «Époque Moderne» (définies par la légitimité dynastique). Mais plus dense en «événements», ceux-ci s'enchaînant à une «allure vertigineuse», c'est-à-dire sans suivre le métronome régulateur de la «constitution interne» de la monarchie catholique des Bourbons : «Durant six ans les événements se sont enchaînés à une allure vertigineuse : période transitoire, régence de Serrano, élection d'Amédée comme roi d'Espagne, assassinat de Prim, soulèvements carlistes, abdication d'Amédée, proclamation de la république, république fédérale, rébellion des cantons et piraterie de Carthagène, recrudescence de la guerre civile...»⁵⁴. Un autre auteur a réservé presque toutes les planches illustrées de son histoire de 1868-1874 à

49. Eduardo María Vilarrasa et José Ildefonso Gatell, *Historia de la Revolución de Setiembre...*, *op. cit.*, volume I, p. 7 [souligné par nous] et p. 533 ; volume II, p. 1065 ; pour d'autres exemples des «six ans» : volume I, p. 6, p. 170 et p. 763.

50. Javier Fernández Sebastián, «Cabalgando el corcel del diablo». Conceptos políticos y aceleración histórica en las revoluciones hispánicas», in Javier Fernández Sebastián y Gonzalo Capellán de Miguel [dir.], *Conceptos políticos, tiempo e historia: nuevos enfoques en historia conceptual*, Santander, Universidad de Cantabria, 2013, p. 423-462.

51. Eduardo María Vilarrasa et José Ildefonso Gatell, *Historia de la Revolución de Setiembre...*, *op. cit.*, volume I, p. 958.

52. Ildefonso Antonio Bermejo, *Historia de la Interinidad y Guerra Civil...*, *op. cit.*, volume I, p. vi et xiv.

53. *La Dinastía* (Barcelona), 17 mars 1884, p. 1688-1689 («Correspondencias particulares») ; Teodoro Baró, *Historia de España*, *op. cit.*, p. 472.

54. Teodoro Baró, *Historia de España (Compendio)*, Barcelona, N. Ramírez, 1876, p. 6-7 et p. 126-127.

une série révélatrice d'«épisodes» dont les dénominateurs communs étaient la protestation plébéienne et la violence des foules : «Le peuple envahit le Parc de l'artillerie»; «Manifestation de femmes contre la conscription (*quintas*)»; «Horrible assassinat du Gouverneur de Tarragone»; «Premiers enlèvements en Andalousie»; etc.⁵⁵. Pour «un peuple ayant vécu pendant des années hors des conditions de sa vie naturelle», hors du cours de l'histoire nationale, l'urgence était «de reprendre le cours normal de notre histoire» – le «nous sommes là pour continuer l'histoire de l'Espagne» de Cánovas – en retrouvant la voie de la dynastie légitime et de ses préceptes politiques et moraux⁵⁶. Si cette suspension de la «vie – et du temps – naturels» de l'histoire nationale a apporté une cohésion aux années 1868-1874, elle est aussi devenue pour cette tradition conservatrice son principal caractère, par l'absence et la négation. Au point que certains manuels scolaires et catholiques de l'entre-deux-siècles ont réduit les six ans à une demi-douzaine de lignes à peine. Hors du temps de l'histoire. Ces «mille péripéties empreintes d'excès et d'abus de toutes sortes», cette «œuvre de fantasmagorie», n'avaient pas leur place dans un récit linéaire de la continuité monarchique et religieuse⁵⁷.

1868-1874 DEPUIS 1968-1981 OU LA (RÉ)INVENTION DU *SEXENIO*

Il est à la fois ironique et révélateur que l'historiographie espagnole de 1968 ait repris, comme point de départ, la vieille prémisse conservatrice selon laquelle «ce qui définit le *Sexenio* fut son échec». Un «échec» qui «aurait été ni plus ni moins que la confirmation empirique d'une essence», écrit José María Jover⁵⁸. Si pour cette tradition conservatrice cet «échec» avait été la conséquence inévitable de l'anéantissement des Bourbons et de la religion catholique, pour l'historiographie plus inquiète des dernières années de la dictature du général Franco, cet «échec» allait constituer la pierre de touche d'une plus vaste anomalie historique de l'Espagne du XIX^e siècle. En d'autres termes : Jover, Tuñón, et d'autres historiens dans leur sillage, délaissèrent *Révolution de Septembre* – ou *de 1868* – au profit de *Sexenio Revolucionario* car, de leur point de vue, la «Révolution» («bourgeoise» ou «libérale») avait «échoué», elle n'avait pas eu lieu dans l'Espagne du XIX^e siècle. *Sexenio Revolucionario* avait l'air (et la durée) d'une tentative; *Révolution de Septembre* celui, mensonger, d'un fait accompli. C'est à cela que faisait référence Manuel Tuñón de Lara dans les premières lignes de son travail de 1969-1970

55. Ildefonso Antonio Bermejo, *Historia de la Interinidad y Guerra Civil...*, *op. cit.*, volume I, p. 140, p. 534, p. 664 et p. 976.

56. Eduardo María Vilarrasa et José Ildefonso Gatell, *Historia de la Revolución de Setiembre...*, *op. cit.*, volume II, p. 1 101-1 102.

57. Esteban Paluzie, *Resumen de la Historia de España... para los niños*, Barcelona, Faustino Paluzie editor, 1891, planche 146 («Guerra de África»); un exemple semblable dans F. T. D., *Historia de España (Primer Grado)*, Barcelona, Librería Católica, 1912, p. 72.

58. José María Jover, «1868 : balance...», *loc. cit.*, p. 359 [en italique dans l'original].

lorsqu'il se demandait « si [la "Révolution de 1868"] avait été une révolution et dans ce cas, si elle avait duré cinq ans plutôt que quelques mois et, surtout, quelle avait été sa nature et s'il s'agissait d'une révolution ratée ou réussie »⁵⁹. À peine quelques mois plus tôt, en septembre 1968, lorsqu'il avait employé le syntagme *Sexenio Revolucionario*, Jover avait utilisé une puissante image chrononymique pour formuler cette même thèse de la récurrence de l'« échec » : « *Trienios* [1820-1823 et 1840-1843], *Bienios* [1854-1856] et *Sexenios* [1868-1874] : corps étranges, éclats fugaces de quelque chose qui ne persiste pas, qui n'est pas "normal" dans notre XIX^e siècle »⁶⁰.

Le débat historiographique très vif – et de nature politique – sur les limites et l'« échec » de la « révolution bourgeoise » (ou « révolution libérale ») hispanique a dissous dans le *Sexenio* les dénominations ouvertes, y compris antinomyques, faisant de ce long lustre l'enjeu de différentes traditions post-1868⁶¹. En 1968, la République de 1873 ne pouvait ni être séparée ni s'opposer à 1868-1870 ou 1870-1872, car sa défaite était celle de tout un processus de changement historique d'une durée plus grande, d'une portée continentale et dont les sujets sociaux étaient typifiés dans sa version espagnole frustrée. « Il semblait par moments [depuis 1868] que l'Espagne allait se transformer pour adopter le rythme de la société moderne », avait écrit Tuñón de Lara en 1961⁶². Le drame de 1873 était, pour Tuñón, la preuve et la confirmation de la singularité oligarchique espagnole : « Pour qu'une République puisse effectuer des transformations révolutionnaires, elle devait être le produit d'un *bloc de pouvoir de plusieurs classes sociales*, d'un compromis entre le maximum auquel pouvait aspirer la bourgeoisie et le minimum que pouvaient accepter, même s'il s'agissait d'un futur point de départ, la classe ouvrière et les travailleurs agricoles ». La question fondamentale devait ainsi être, pour poser 1868-1874 comme le laboratoire d'une chronologie plus étendue : « pourquoi un bloc social de pouvoir capable d'imposer (grâce à un pouvoir effectif et un consensus populaire) de nouveaux rapports de production n'avait-il pas vu le jour »⁶³? L'influence de l'« histoire totale » matérialiste française était visible dans l'œuvre de Tuñón, qui s'était formé dans l'exil sous la tutelle de Pierre Vilar (1906-2003), à l'ombre des *Annales* de Febvre, Bloch et Labrousse, et qui enseignait depuis 1965 à l'Université de Pau⁶⁴. L'empreinte d'un type idéal de « révolution bourgeoise », synchronique et systémique « à la française », l'était aussi. Jover, qui travailla en dehors du marxisme et écrivit au sein de l'université franquiste, n'était pas loin de partager ces thèses : « Telle

59. Manuel Tuñón de Lara, « El problema del poder en el Sexenio... », *loc. cit.*, p. 138.

60. José María Jover, « 1868 : balance... », *loc. cit.*, p. 348.

61. Pour des notes sur ce débat historiographique dans les décennies 1960 et 1970 et sur le chrononyme « révolution libérale », très enraciné dans le monde ibérique, voir Javier Fernández Sebastián, « Sobre conceptualización... », *loc. cit.*, p. 176-183.

62. Manuel Tuñón de Lara, *La España del Siglo XIX...*, *op. cit.*, p. 201.

63. Manuel Tuñón de Lara, « El problema del poder en el Sexenio... », *loc. cit.*, p. 173-174 [en italique dans l'original].

64. Gonzalo Pasamar, *Apologia and Criticism...*, *op. cit.*, p. 273-276.

qu'elle fut engagée, la Révolution de Septembre n'était en effet pas viable. [...] Elle n'était pas viable car elle prétendait faire une révolution démocratique dans un pays au spectre social semi-féodal, doté d'une très faible base de classes moyennes et bourgeoises⁶⁵».

Sexenio Revolucionario allait être le chrononyme ascendant et hégémonique pendant la décennie 1970. Tuñón l'incorpora (ce qu'il n'avait pas fait dans ses premières versions) à son histoire du mouvement ouvrier espagnol, commencée bien des années plus tôt, comme concept et comme période ordonnatrice⁶⁶. En 1979, Jean-Louis Guereña rédigea une cartographie et un bilan du *Sexenio Revolucionario* dans l'historiographie de la décennie commencée en 1968⁶⁷. Le *Sexenio Democrático* fit toutefois son apparition avec le changement de décennie, grâce à Jover et dans un lieu aussi emblématique que le volume 34 de la monumentale *Historia de España* fondée en 1935 par Ramón Menéndez Pidal (1869-1968). Jover, directeur général de l'ouvrage depuis le décès de Pidal, intitula le volume *La era isabelina y el Sexenio Democrático (1834-1874)* («L'ère isabéline et le *Sexenio Democrático* (1834-1874)», 1981). Et il précisa dans son prologue : «Je penche aujourd'hui pour [l'] appeler plutôt *Sexenio Democrático* étant donné que, pour le meilleur ou pour le pire, il fut en réalité beaucoup plus démocratique que véritablement révolutionnaire»⁶⁸. Le *leitmotiv* de l'échec de la révolution réapparaissait. Et, dans un contexte général de rejet des modèles structuralistes, on revendiquait un regard plus politique et institutionnel, domaines que Jover privilégiait comme des espaces ordinaires de transformation culturelle et, *in fine*, sociale. «Pour ma part, j'estime plus approprié de le qualifier [le *Sexenio*] de «démocratique» – se sentit obligé de préciser Jover – pour tenir compte tant de son inspiration et de son idéologie dominante que de la durée de notre première constitution démocratique : celle de 1869»⁶⁹.

Cette place centrale accordée à la politique constitutionnelle permit à Jover de nuancer les degrés de rupture de 1868-1874 par rapport aux «périodes» qui l'avaient précédé et suivi. Et de repenser les réussites et les héritages du *Sexenio* – et non plus seulement ses défaites –, y compris dans une perspective européenne⁷⁰. Néanmoins, les limitations associées à la thèse de l'«échec» de l'Espagne «libérale» pesaient encore en 1980-1981 sur le *Sexenio* de la *démocratie* expérimentée et fatalement repoussée. Une vision formaliste et téléologique de la politique libérale, dont l'horizon ne semblait

65. José María Jover, «1868 : balance...», *loc. cit.*, p. 360.

66. Un exemple de cette incorporation dans Manuel Tuñón de Lara, *El movimiento obrero en la historia de España*, Madrid, Taurus, 1972, p. 165-247 (chapitre V).

67. Jean-Louis Guereña, «El "Sexenio revolucionario" en la historiografía (1968-1978)», in Manuel Tuñón de Lara [dir.], *Historiografía española contemporánea. X Coloquio del Centro de Investigaciones Hispánicas de la Universidad de Pau*, Madrid, Siglo XXI, 1980, p. 147-174.

68. José María Jover Zamora, «Prólogo», in José María Jover Zamora [dir.], *La era isabelina y el Sexenio Democrático (1834-1874)* [volume XXXIV de *Historia de España* fondée par Ramón Menéndez Pidal], Madrid, Espasa-Calpe, 1981, p. vii-xxii, et en particulier p. xv.

69. *Idem*, p. xxi (note 2).

70. *Idem*, p. xv-xxi.

pouvoir être autre que celui de la démocratie électorale et parlementaire, tendait ainsi à négliger les espaces multiples et diachroniques de « souverainisme de la nation ». Un souverainisme d'« impulsion durable » dans l'Espagne du XIX^e siècle, comme l'a récemment rappelé Jesús Millán⁷¹, qu'il s'agisse de la bataille plébéienne de 1869 visant à conserver le droit effectif aux armes de la *Milice Nationale*, ou bien du souverainisme invoqué par les artisans et les ouvriers dans des espaces de défense du travail et de pression communautaire, attestant ainsi leur remarquable autonomie culturelle ; ou qu'il s'agisse enfin du souverainisme implicite dans les marqueurs « nationaux », qui chargeaient de possibilités polysémiques – et de ce fait inclusives en termes d'imaginaire politique – les rhétoriques du « progrès », du « peuple », de la « république » ou des « classes laborieuses »⁷². Avec ses avantages et ses dangers, le *Sexenio Democrático* gagna rapidement du terrain à partir de 1980-1981. Parmi la cinquantaine de titres disponibles aujourd'hui à la Bibliothèque nationale d'Espagne comportant le vocable *Sexenio*, consacrés à 1868-1874 et publiés après 1981, ceux qui évoquent le *Sexenio Democrático* devancent dans une proportion de deux pour un, ceux qui n'ont pas relégué le *Sexenio Revolucionario*⁷³.

Il semble toutefois peu prudent d'examiner les débats historiographiques de la longue décennie des années soixante-dix (1968-1981) comme si la vigoureuse tradition hispanique de politiques de l'histoire s'était volatilisée avec la disparition biologique des générations de 1875 et de 1900 et l'expatriation d'une grande partie de celle de 1931. En février 1976, José María Jover réfléchissait à nouveau sur les années 1868-1874 en ces termes : « Pourquoi, un siècle après ce printemps démocratique, la même lutte pour une démocratie, qu'on dirait inaccessible au peuple espagnol ?⁷⁴ », Francisco Franco, « *caudillo* d'Espagne » depuis la fin de l'année 1936, venait de mourir, au pouvoir, quelques semaines auparavant, le 20 novembre 1975. Le chemin vers une possible monarchie démocratique semblait alors tout sauf paisible et certain. De la même manière, l'analyse de Manuel Tuñón de Lara en 1969-1970 sur l'« échec » d'une alliance révolutionnaire entre la « bourgeoisie » et la « classe ouvrière » dans l'Espagne du *Sexenio*, ainsi que sa critique de l'internationalisme espagnol en 1873, doivent être lues sans perdre de vue le virage, entre 1965 et 1974, du Parti communiste d'Espagne (PCE) dans lequel Tuñón militait depuis 1932. Virage vers une politique de « réconci-

71. Jesús Millán, « La formación de la España contemporánea: el agotamiento explicativo del fracaso liberal », *Ayer*, n° 98 (2015), p. 243-256, p. 256.

72. J'ai traité cette question dans Albert Garcia-Balaña, « "El verdadero productor": lenguaje y experiencia en la formación de las culturas políticas obreras », in María Cruz Romeo y María Sierra [dir.], *La España liberal, 1833-1874* [volume II de *Historia de las culturas políticas en España y América Latina*], Madrid/Zaragoza, Marcial Pons/PUZ, 2014, p. 217-251. Sur la défense plébéienne et républicaine de la Milice Nationale rétablie en 1869 : Albert Garcia-Balaña, « Significados de República. Insurrecciones federales, redes milicianas y conflictos laborales en la Cataluña de 1869 », *Ayer*, n° 71 (2008), p. 213-243.

73. Biblioteca Nacional de España / Catalogue général : <http://catalogo.bne.es/uhtbin/webcat> [recherche effectuée le 12 mai 2015].

74. José María Jover, *Política, diplomacia...*, *op. cit.*, p. 33 et 30 (note 22).

liation nationale» qui allait se cristalliser dans la contribution du PCE à la pluripartisans *Junta Democrática* (Junte Démocratique) d'Espagne à Paris et, après la mort de Franco, dans le consentement rapide des communistes à la monarchie.

Peut-on examiner, en fin de compte, le penchant de José María Jover pour *Sexenio Democrático* une longue décennie après 1968, en marge des incertitudes des premiers temps de la constitution de décembre 1978, « monarchique et démocratique » comme celle de 1869 ? Le volume dans lequel Jover a baptisé le *Sexenio* comme *démocratique* est paru et a reçu le Prix national d'Histoire (*Premio Nacional de Historia*, décerné par le Ministère de la Culture) quelques mois à peine après le 23 février 1981⁷⁵. Ce jour-là, des généraux et des commandants de l'armée espagnole avaient tenté un coup d'État contre la Chambre des députés et le gouvernement, pris en otage pendant toute une nuit. L'image d'un lieutenant-colonel de la garde civile faisant irruption, pistolet à la main et tirant en pleine session parlementaire d'investiture d'un nouveau « président de gouvernement », rappelait un lointain 3 janvier 1874. Ce jour-là, le général Manuel Pavía, lui aussi armé et escorté par la garde civile, avait pris d'assaut l'Assemblée constituante républicaine de 1873 : soit la fin de la (Première) République espagnole pour beaucoup de contemporains, ou le début de « la dernière phase du *Sexenio* », sa phase « dictatoriale et prétorienne », pour Jover⁷⁶.

*

Pour la plupart des contemporains qui avaient de surcroît été les principaux acteurs de la vie politique espagnole entre 1868 et 1874, il n'y eut jamais de *Sexenio*, ni de consensus sur la chronologie et la cadence de la *Révolution de Septembre* ou de 1868. C'est ce que semblent confirmer les recherches lexicographiques sur les décennies à cheval entre les XIX^e et XX^e siècles présentées dans cet article. L'hégémonie, à la fin du siècle, d'un chrononyme ouvert et équivoque comme *Révolution de Septembre*, dit la vivacité des disputes autour du découpage du temps anti-bourbonien, au-delà de ces six années sans Bourbons. Cette sourde bataille chrono-politique, livrée derrière une apparente unanimité chrononymique, s'est renouvelée après 1875 à partir d'une tension entre l'expérience et l'héritage pluriels de 1868-1874 et les combats politiques de la fin du siècle. Pour le monarchisme libéral qui retrouva ses convictions bourboniennes après l'aventure de 1868-1872, l'ampleur de la mobilisation républicaine – à la fin du siècle comme deux décennies plus tôt – invitait à faire se terminer *leur* révolution vers 1870-1871 (après l'assassinat de Prim) et à renier la brève et fragile monarchie

75. « Una obra dirigida por Jover obtiene el Premio Nacional de Historia de España », *El País* (Madrid), 4 décembre 1981.

76. José María Jover Zamora, « Prólogo », *loc. cit.*, p. xviii.

d'Amédée de Savoie, qui avait abdicé dans la République de 1873. Pour le républicanisme modéré influencé par la France de la Troisième République, la mémoire de septembre 1868 n'était potentiellement pas moins républicaine que celle de février 1873, au point d'exorciser cette dernière par la première et de faire ainsi fuir le spectre de ses insurrections et de la politisation plébéienne massive qui l'avaient caractérisée. Pour le républicanisme de tradition fédéraliste, l'année 1873 représentait au contraire une sorte de point de fuite rétrospectif. La source de toutes les légitimations – et leçons – qui rendraient possible la (re)fondation d'une République démocratique et sociale. Raison pour laquelle son temps était le futur, et sa fonction, celle d'un prologue annonciateur d'événements à venir.

Il n'est pas surprenant de voir que les premières références à 1868 comme source d'un *Sexenio* chronologiquement unitaire et politiquement cohérent sont apparues chez les plus fervents propagandistes d'une restauration bourbonienne et catholique, à partir de 1875. Ni que ces six ans aient eu l'air, pour ces critiques, d'une éternité : une « longue histoire de six ans », l'histoire de « toute la Révolution de Septembre »⁷⁷. L'appropriation historiographique de ce chrononyme très occasionnel un siècle plus tard et dans l'Espagne tardofranquiste est plus révélatrice. En scellant le temps du XIX^e siècle conformément à ce vieux canevas, la nouvelle historiographie intégra certains de ses présupposés en inversant leur signification. Si Antonio Cánovas del Castillo était venu en 1875 « continuer l'histoire de l'Espagne », suspendue selon lui par la *Révolution de 1868*, José María Jover s'interrogeait quant à lui en 1968 sur le sens des périodes révolutionnaires de « trois ans, de deux ans, de six ans » dans l'Espagne du XIX^e siècle, sur cette récurrence paradoxale de « quelque chose qui ne persiste pas, qui n'est pas “normal” dans notre XIX^e siècle »⁷⁸. Cette chrononymie spasmodique ou d'« éclats fugaces » allait devenir un argument historiographique au service de la supposée spécificité du cas espagnol dans l'Europe libérale du XIX^e siècle. Elle allait contribuer au récit d'un « échec », de l'incapacité « à adopter le rythme de la société moderne » continentale⁷⁹, et favoriser ainsi une vision plus circulaire que contingente du temps historique écoulé entre septembre 1868 et décembre 1874. Le *Sexenio* prospéra au début de la décennie 1970 pour servir une cause historiographique plus importante. En pariant sur l'unification chronologique à travers le chrononyme oublié, ce que l'on put gagner en ambition conceptuelle et taxinomique fit cependant perdre de vue autre chose : on oublia comment et à quel point, même les « échecs » subis entre 1868 et 1874 avaient transformé et relancé ceux qui les avaient portés. La vitalité du républicanisme espagnol de la fin du siècle puisait ses racines dans la mobilisation républicaine

77. Eduardo María Vilarrasa et José Ildefonso Gatell, *Historia de la Revolución de Setiembre...*, *op. cit.*, volume I, p. 7 [souligné par nous].

78. José María Jover, « 1868 : balance... », *loc. cit.*, p. 348.

79. Manuel Tuñón de Lara, *La España del Siglo XIX...*, *op. cit.*, p. 201.

de 1868-1869 ; sa très grande pluralité autour de 1900, dans la division et la double défaite républicaine de 1873-1874⁸⁰. C'est précisément pour cela que l'histoire et la mémoire de l'Espagne sans Bourbons étaient devenues un champ de bataille pour la génération postérieure à 1875. Et que, pour la même raison, le temps de cette *Révolution de Septembre* si disputée avait fait l'objet de tant de désaccords et était devenue l'arme employée dans de nombreux combats.

Albert Garcia-Balañà est Professor Agregat d'histoire moderne et contemporaine à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone

80. Ángel Duarte, *El republicanismo...*, *op. cit.*, p. 132-142.